

**Autant en emportent les vents: portrait de la
Métisse dans *Le soleil du lac qui se couche*
de J. R. Léveillé**

par

Benoit Doyon-Gosselin
Winnipeg (Manitoba)

«[...] elle recommença à dire qu'elle n'était ni une Indienne ni une Blanche, qu'elle était quelque chose entre les deux et que, finalement, elle n'était rien [...] Eh bien, je ne suis pas du tout de votre avis. Je trouve que vous êtes quelque chose de neuf, quelque chose qui commence. Vous être quelque chose qui ne s'est encore jamais vu.»
Jacques POULIN, *Volkswagen blues*

RÉSUMÉ

J. R. Léveillé publie, en 2001, le roman *Le soleil du lac qui se couche* (Prix Champlain 2002). Se déroulant au Manitoba, le roman dépeint en filigrane la situation du Métis moderne et livre un commentaire social. Ayant habitué son lectorat à des romans de facture plutôt poétique, il surprend avec cette histoire où le vent jaune (japonais) rencontre le vent rouge (métis). Les deux objectifs de cet essai sont de mettre en lumière une vision du monde qui s'éloigne de plusieurs stéréotypes associés aux Métis et de montrer comment le métissage participe à la constitution du texte et du paratexte. L'image de la Métisse fait finalement partie intégrante de la modernité littéraire.

ABSTRACT

J.R. Léveillé's novel *Le soleil du lac qui se couche* (winner of the Prix Champlain 2002) was published in 2001. Set in Manitoba, the novel depicts, in miniature, the

situation of the contemporary *Métis* and offers a social commentary on it. Known as the author of novels written in a more poetic vein, Léveillé surprises his readers with a story in which the “yellow wind” (Japanese) meets the “red wind” (*Métis*). This essay has a twofold aim: to illuminate a world view that diverges from a number of stereotypes associated with the *Métis*, and to show how the principle of *métissage* contributes to the building of the text and the paratext. The essay concludes by examining the image of the *Métisse* as an integral element of literary modernity.

Au fil des ans, l'approche sociocritique a pris certaines tangentes qui l'éloigna de la conception proposée par Lucien Goldmann (1964). Pourtant, dans le cadre de cet essai, il me semble approprié d'associer la sociocritique à l'étude de la vision du monde de l'œuvre romanesque. Nous définissons cette vision du monde

[...] comme une saisie totalisante de l'existence humaine et du monde, des normes qui les régissent, des pôles qui leur donnent orientation, des valeurs qui y ont cours, des relations qu'ils entretiennent ou non avec un au-delà du monde (Falardeau, 1982, p. 95).

Évidemment, cette approche plutôt utilisée dans l'étude de textes réalistes rend difficilement justice à certains romans de facture plutôt poétique. Cependant, elle peut mettre en évidence des éléments cachés d'une œuvre. C'est d'ailleurs le cas du dernier roman de J. R. Léveillé, auteur qui vit et écrit au Manitoba. Si l'écrivain nous a surtout habitués à des «romans sans intrigue, des romans d'atmosphère où l'on retrouve une bonne dose de spiritualité et d'érotisme, des livres qui font également appel à tous les sens» (Quinty, 2001, p. 32), il faut nuancer lorsqu'il est question du *Soleil du lac qui se couche*. Ce roman, dont l'histoire se déroule au Manitoba (une première pour l'auteur), dépeint en filigrane la situation de la Métisse moderne et livre un commentaire social. Les deux objectifs de cet essai sont de mettre en lumière une vision du monde qui s'éloigne de plusieurs stéréotypes et de montrer comment le métissage participe à la constitution du texte et du paratexte. Je propose d'une part d'analyser le portrait de la Métisse urbaine tel que présentée dans *Le soleil du lac qui se couche*; d'autre part, j'explorerai les différentes formes de métissage à l'intérieur du roman.

Dans ce récit, Angèle, une jeune Métisse de vingt ans fait une rencontre extraordinaire avec Ueno Takami, un vieux poète japonais. C'est leur aventure qui est racontée par la narratrice, maintenant plus âgée. Comme le soulignait Réginald Martel, «il n'est pas facile pour un homme, ni bien vu par certaines féministes, de dire à la place d'une femme ce qu'elle vit et ressent dans son esprit et son corps» (Martel, 2001). On ne peut être qu'en accord avec ce constat, mais il faut aller plus loin en affirmant qu'il est encore plus difficile pour un homme blanc de dire à la place d'une Métisse ce qu'elle vit et ressent. Pourtant, même s'il ne s'agit pas du but premier de l'auteur, il réussit à décrire les états d'âme de la jeune Métisse. C'est cette relation de la Métisse avec sa propre personne et sa relation avec les autres dont il sera maintenant question.

LA MÉTISSE... ET LES AUTRES

Dès sa première rencontre avec Angèle, Ueno remarque immédiatement qu'elle est Métisse en ajoutant que son «sourire» est synonyme de son «côté indien» (Léveillé, 2001a, 5)¹ alors que son «immense sentiment de mélancolie» fait plutôt foi de son «côté blanc» (6). Ce sont donc ces deux caractéristiques, un sourire radieux et une mélancolie grandissante qui font d'Angèle une Métisse. Ueno sait qu'elle est Métisse sans même lui avoir posé la question. Ce qui fait d'ailleurs réfléchir Angèle: «Normalement j'aurais été un peu gênée et j'aurais baissé les yeux. Car personne auparavant ne m'avait appelée Métisse sans provoquer chez moi un sentiment de honte» (17). Ce commentaire provient du fait que la société ne la traite pas comme les autres. La Métisse subit cette honte à travers les paroles cinglantes et les regards méprisants d'une société blanche. Par sa réaction, Angèle, tout en critiquant la société, indique tout de même qu'elle fait maintenant partie des Métis modernes. Être moderne signifie d'une part ne plus avoir honte d'être Métis mais, d'autre part, il semble que faire partie de la modernité ne soit pas compatible avec la connaissance de l'histoire du peuple métis.

En effet, lorsqu'elle rend visite à Ueno pour la première fois, il lui fait remarquer que le lac Manitoba et le village de Saint-Laurent sont en quelque sorte son pays. Pourtant, Angèle ne se doute pas qu'il existe «une belle petite

communauté métisse, peut-être la plus importante au pays» (92) dans les environs. Elle apprend également que les gens de cette communauté ont «longtemps eu honte de parler leur langue, qu'ils ont dû lutter contre l'éducation "française" qu'ils recevaient des congrégations» (92). Elle prend conscience que la diglossie de son milieu urbain n'est pas la même pour les Métis des régions éloignées. Ayant été éduquée dans une paroisse française de Winnipeg, Angèle devait plutôt «lutter» contre l'assimilation. Comme elle le mentionne:

[...] C'était miraculeux! Car il n'était pas toujours facile de parler français dans ce milieu anglophone. Et pour moi c'était doublement difficile d'y vivre.
On croyait que j'avais été adoptée (Léveillé, 2001a, 94).

Son enfance minoritaire la rend donc plus sensible à la situation des Métis du Nord manitobain. Elle remarque d'ailleurs que le coin de pays est «plutôt appauvri» et «voit tout ce qu'on a fait au pays et au peuple» (95).

En résumé, bien que le propos du roman ne soit pas à caractère politique, on dénote à travers les quelques commentaires sociocritiques de la narratrice que le Métis moderne n'est pas passéiste, revanchard ou revendicateur. À travers sa propre expérience, Angèle observe d'un œil critique et assume sa double situation de minoritaire. La honte laisse sa place à un étrange bonheur mélancolique. De fait, le bonheur d'Angèle est assuré par un tissu social assez bigarré. Caractéristique unique du roman, le cercle d'amis de la jeune Métisse se compose entièrement de gens vivant en situation minoritaire à divers degrés. Voyons comment sont décrits les amis et les connaissances d'Angèle.

Évidemment, Ueno Takami fait certainement figure de minoritaire en tant que moine japonais vivant dans le Nord du Manitoba. Spécialiste de Pound, parlant cinq langues, il est artiste et professeur d'anglais à l'université. Ueno ne figure donc pas comme le personnage japonais typique. Même Angèle se rend compte de cela, car pour elle, Ueno n'a «jamais semblé plus japonais que lorsqu'il s'est mis à [lui] parler du *shakuhachi*» (119). Le métissage d'Ueno ne se retrouve pas seulement au niveau du déracinement géographique. Au sujet de la décoration intérieure de sa cabane, Angèle remarque

qu'il «y avait là un mélange de tons et de cultures. Des couvertures indiennes bien sûr, des tapis sud-américains, des masques mexicains, de la poterie japonaise [...]» (109). Selon la narratrice, «dans ce grand dérangement tout semblait avoir sa place» (109). Il faut noter l'allusion à peine effleurée avec la déportation des Acadiens, autre minorité victime de discrimination.

Par ailleurs, l'architecture elle-même de la cabane d'Ueno montre un autre aspect du métissage de son propriétaire. «C'était une cabane qui ressemblait à la fois à un tipi, à une cabane en rondin typique, et à l'architecture japonaise moderne» (101). C'est dans cette disposition assez disparate que se trouve une image forte du roman. Il s'agit du parfait équilibre entre le passé japonais de Ueno, le caractère nord-américain des rondins et l'influence des traditions amérindiennes locales. De fait, des Amérindiens de la réserve de Cross Lake ont aidé Ueno à construire sa cabane. Le vieux poète est d'ailleurs

[...] convaincu qu'en participant à mon projet, aussi hybride fût-il, ils ont retrouvé l'esthétique naturelle de leurs ancêtres; et moi j'ai été privilégié, par eux, de sentir le souffle de leur esprit soutenir et alléger à la fois mon petit édifice (Léveillé, 2001a, 104).

Cette rétribution réciproque se termine par une cérémonie qui célèbre «le lien entre le vent rouge et le vent jaune» (104). Métaphore centrale du roman, ce lien décrit également la relation, l'échange entre Ueno et Angèle. Il s'agit de vents qui se rencontrent pour souffler vers une même direction. L'histoire d'amour entre les deux protagonistes devient un métissage au second niveau qui aboutira à la naissance d'un enfant, lui-même Métis d'une autre génération.

Il importe également de voir que des signes semblables peuvent véhiculer des messages différents. Le personnage de la Métisse ne présente aucun des traits souvent attribués aux membres de cette communauté. Lorsqu'il parle des femmes, en l'occurrence métisse, J. R. Léveillé le fait avec imagination sans utiliser les clichés les plus éculés. Comme le remarquait à juste titre Jules Tessier,

[...] Roger Léveillé a célébré, chanté la femme comme bien peu d'écrivains ont su le faire chez nous, avec une

sensualité sans contrainte, en réussissant même à renouveler sans cesse le thème grâce à une passion qui le guide et l'inspire avec sûreté, sans jamais s'épuiser [...] (Tessier, 2001, p. 83)

Le fait qu'Angèle soit complètement aux antipodes du Métis auquel la littérature nous a habitués célèbre la diversité du personnage et ajoute à la richesse du roman, et ce, même si son discours est tributaire de la vision du monde de J. R. Léveillé lui-même. Par contre, Ueno Takami, le vieux poète japonais, possède toutes les caractéristiques de «l'artiste» au sens où l'auteur l'entend. Malgré le métissage à plusieurs niveaux du personnage, il n'en demeure pas moins que Takami reste enfermé dans le stéréotype, le mythe de l'artiste. Ainsi, le discours analogue des deux protagonistes sur l'art, l'architecture, la poésie, etc. présente une vision du monde disparate où la Métisse peut s'affranchir de sa situation, mais où le poète japonais reste condamné à son carcan d'artiste.

Cela étant dit, d'autres amis de la narratrice font également partie d'une minorité. Son ami Aron, amérindien et anglophone, est artiste. Ce dernier croit que «l'ascendant génétique» d'Angèle possède des propriétés magiques qui inspire son art (27). Puis, Frank Rinella, «petit Italien parfois sérieux, mais toujours jovial et accueillant» (39), est le propriétaire d'une imprimerie qui sert de lieu de rencontre aux divers personnages. Même l'employeur d'Angèle, Mrs. Lydia, bien que faisant certainement partie de la majorité anglophone blanche, montre des relents d'un héritage britannique avec des expressions typiques comme «*my dear*» (73) et «*dear child*» (124). Quant à la famille de la narratrice, on y trouve d'autres exemples de métissage avec le père absent qui est amérindien et la sœur plus âgée qui n'a «pas le même père» (64). Donc, à part la mère d'Angèle, tous les personnages qui gravitent autour de la jeune Métisse font partie d'une minorité à divers degrés. Cet univers décrit bien la réalité manitobaine où la population demeure assez hétéroclite.

Malgré tout, bien que l'auteur dépeigne Winnipeg et une certaine vision de la vie de la Métisse urbaine, on pourrait difficilement qualifier le roman de réaliste au sens classique. Afin d'appuyer son propos, J. R. Léveillé choisit plutôt de

produire un livre d'art, tant au niveau de la forme qu'au niveau du contenu. D'ailleurs, le roman utilise «toutes les formes de métissage: culturels, esthétiques, ethniques» (Chartrand, 2001, p. D3), qui font partie intégrante de l'histoire d'amour entre le vieux poète et la narratrice. Voyons comment celles-ci enrichissent le récit.

LES AUTRES FORMES DE MÉTISSAGE

Tout d'abord, les métiers et professions pratiqués par chacun dénotent un certain métissage. Par exemple, l'architecture, champ d'intérêt principal d'Angèle, est une forme de métissage au niveau de l'agencement des idées. D'ailleurs, lorsqu'Angèle hésite à traduire les poèmes de Ueno en français, celui-ci réplique: «Je sens que tu vas le faire. Tu t'intéresses aux arts, à la littérature, à l'architecture; et la traduction, c'est une espèce d'édifice» (80). Elle finira par traduire les poèmes même si elle ne pensait pas y arriver, «car malgré la sensibilité que j'avais pour les arts, je ne me croyais pas douée. J'avais ce goût pour l'architecture que je suivais peut-être aveuglément» (129). On pourrait dire qu'elle pratique l'*architexture*. D'ailleurs, le travail étudiant d'Angèle convient particulièrement à son goût du métissage: elle crée «des arrangements floraux vraiment singuliers, ce qui en soi n'est pas un mal. Trop originaux toutefois pour un hôpital où la règle est le gros bouquet» (69). On comprend qu'un petit pas seulement sépare le désir d'agencer des fleurs et celui de travailler à la disposition d'un édifice.

Dans le même ordre d'idées, le métier d'imprimeur amène aussi à choisir différents styles d'écriture et de papiers. Frank et Ueno font plusieurs essais pour trouver le meilleur résultat:

Ils ont beaucoup parlé d'encre, de mélanges différents. On a fait plusieurs tirages de certaines gravures, cherchant l'intensité de noir voulue. Le noir, disait Ueno, est au calligraphe japonais ce que la neige est à l'Inuk. Le blanc est un univers, le noir aussi (Léveillé, 2001a, 82).

Ce sont différents univers qui se rencontrent dans le roman. Artiste multidisciplinaire, Ueno accompagne de gravures son recueil de poésie. Le roman de J. R. Léveillé ressemble d'ailleurs au recueil du vieux japonais (Sergent, 2001). On

pourrait également mentionner le travail d'Aron. L'artiste utilise des totems

[...] composés essentiellement de ces tiges de métal qu'on utilise dans le béton armé [...] L'usure, la forme, l'âge de fabrication constituaient pour lui des variantes tout aussi chargées de sens que les figures légendaires des grands cultes [...] (Léveillé, 2001a, 27)

Que ce soit l'arrangement floral, l'écriture, les beaux-arts ou encore l'imprimerie, le travail des protagonistes est essentiellement marqué par le métissage.

Ajoutons à cela le métissage linguistique. Il a déjà été question du rapport entre Angèle et la langue française et du fait qu'Ueno parle cinq langues. Il faudrait également mentionner une des découvertes que fait Angèle lors de son voyage dans le Nord manitobain. «Ce que je suis venue à apprécier surtout, c'était le parler des Métis du coin: le *métchif*, du français où se mêlait de l'ojibwa ou du cri, et parfois un peu d'anglais» (92). Le métissage de ce dialecte séduit Angèle et elle suggère même de traduire les poèmes de Ueno en *métchif*. La traduction est également une forme de métissage, le traducteur et le lecteur s'imprégnant de la culture de l'autre. Cette idée amène la narratrice à réfléchir de manière plus approfondie au sujet de la langue. Pour Angèle, il «semblait qu'il y avait quelque chose de merveilleux d'avoir un parler à soi et qu'il ne fallait pas que ça se perde» (93). Ce parler à soi, idée populaire auprès des enfants qui s'inventent des codes secrets, devient ici un plaidoyer pour la diversité.

Finalement, *Le soleil du lac qui se couche*, en tant qu'objet de consommation, est marqué par le métissage. Le choix du papier, les tableaux qui accompagnent l'œuvre et le fait que le roman ne soit pas paginé sont des signes que l'écrivain est également artiste. La structure du texte en petits paragraphes numérotés appuie les structures sociales décrites. La vie est parsemée de rencontres éphémères, de bonheurs instantanés que le lecteur prend le temps d'apprécier en s'arrêtant à chaque paragraphe. Ainsi, «le texte littéraire comprend une part d'esthétisation, d'élaboration formelle, à travers laquelle précisément l'art dit le social» (Amossy, 1992, p. 29). Notons aussi les emprunts par l'auteur de diverses anecdotes du corpus zen-bouddhiste et de textes chinois. Par exemple,

[...] les choses *waba-sabi* sont le registre tangible du passage et de l'effet de l'air, du vent, du soleil. La rouille, la décoloration, la déformation, les fissures en sont les caractéristiques essentielles. Pourtant ces choses possèdent un caractère irréductible (Léveillé, 2001a, 27).

Nous retrouvons encore une certaine forme de métissage dans cet extrait. D'ailleurs, pour Gilles Marcotte, «le petit miracle du livre [est] celui de mêler la spiritualité orientale à des paysages urbains et nordiques, qui la reçoivent tout naturellement» (Marcotte, 2001, p. 119) De plus, ce roman a paru en français et en traduction anglaise en même temps (Léveillé, 2001b). Il s'agissait d'une première au Manitoba qui soulignait le désir des maisons d'éditions respectives et de l'auteur de rejoindre un plus vaste public et de certainement le sensibiliser au métissage culturel.

CONCLUSION

Si nous avons délibérément choisi de laisser de côté la spiritualité et la poésie que contient *Le soleil du lac qui se couche*, c'était justement pour mettre l'accent sur le commentaire social du roman et la vision du monde proposée. L'œuvre possède d'autres qualités, mais l'objectif de cet essai se limitait à analyser le portrait de la Métisse urbaine. Il a été question de son rapport avec sa propre personne et avec les autres. Le désir de ne pas vivre dans le passé, d'assumer sa situation et d'apprécier le bonheur de sa spécificité se dégage plus particulièrement de son discours. Nous avons également noté que tous les amis et les connaissances d'Angèle font partie d'une minorité. En fait, ce sont les «WASP»² qui font figure de minorité dans le roman. Par la suite, nous avons abordé d'autres formes de métissage: les métiers des protagonistes, la diversité des langues et le concept de la traduction comme métissage.

Enfin, ce roman appelle à la tolérance et à la célébration de la différence. Après qu'Angèle ait expliqué que le nom du lac Manitoba vient de Manitou, c'est-à-dire, le lac du Grand Esprit, Ueno ajoute: «Et l'Esprit n'a pas de couleur» (93). Que l'on soit d'origine japonaise, métisse, italienne, amérindienne ou blanche, le message est lancé: il ne faut pas avoir honte de ce que l'on est et respecter la nature des autres. Angèle, de par

sa relation avec Ueno, devient plus sensible à la réalité de son peuple et, par le fait même, à sa propre réalité. Soulignons finalement que si cette œuvre

[...] noue un rapport au social, ce n'est pas parce qu'elle reflète la réalité ou qu'elle l'évoque au niveau de ses contenus, mais parce qu'elle module ou retravaille les discours idéologiquement prégnants qui lui préexistent [...] (Amossy, 1992, p. 29)

La Métisse urbaine peut donc prendre la place qui lui revient, celle-ci n'étant pas toujours aux barricades...

NOTES

1. *Le soleil du lac qui se couche* n'étant pas paginé, les chiffres indiqués à même les citations correspondent aux paragraphes numérotés.
2. «WASP» signifie *White Anglo-Saxon Protestant*. Selon le *Larousse*, «aux États-Unis, une catégorie de citoyens de race blanche, d'origine anglo-saxonne et de religion protestante, constituant traditionnellement les couches dirigeantes du pays». Nous utilisons ce terme au sens large, c'est-à-dire les Blancs au Manitoba faisant partie de la majorité nord-américaine.

BIBLIOGRAPHIE

- AMOSSY, Ruth (1992) «Sociocritique et argumentation: l'exemple du discours sur le déracinement culturel dans la nouvelle droite», dans NEEFS, Jacques et ROPARS, Maire-Claire (dir.) *La politique du texte: enjeux sociocritiques*, Lille, Presses universitaires de Lille, p. 29-50.
- CHARTRAND, Robert (2001) «La beauté est métisse», *Le Devoir*, 16 juin, p. D3.
- FALARDEAU, Jean-Charles (1974) *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 152 p.
- GOLDMANN, Lucien (1964) *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard, 229 p.
- LÉVEILLÉ, J. R. (2001a) *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, n. p. [164 paragraphes]
- _____ (2001b) *The Setting Lake Sun*, Winnipeg, Signature Editions, 92 p. [164 par.] (traduction de Susan Elizabeth Stewart)
- MARCOTTE, Gilles (2001) «De Winnipeg et d'ailleurs», *L'actualité*, vol. 26, n° 17, p. 119-120.

- MARTEL, Réginald (2001) «Un pari délicat pour J. R. Léveillé», *La Presse*, 15 juillet.?
- POULIN, Jacques (1989) *Volkswagen blues*, Montréal, Québec-Amérique, 290 p.
- QUINTY, Serge (2001) «Le soleil du lac qui se couche», *Infomag*, novembre/décembre, p. 32.
- SERGENT, Julie (2001) «Femmes, debout», *Lettres québécoises*, n° 104, p. 30-31.
- TESSIER, Jules (2001) «Compte rendu de livre», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 13, n° 1, p. 81-84.